

BLOUIN ARTINFO

La Triennale, essai sur un XXIe siècle riche de questionnements politiques sur la représentation



Photo : André Morin

Vue de l'exposition "La Triennale, Intense Proximité" (20.04.12 – 26.08.12), au Palais de Tokyo

Par Juliette Soulez

Publié: 23 avril 2012

On a envie de voir la triennale « Intense Proximité », mais aussi de la revoir et d'y retourner encore. Pourquoi ? Parce que c'est enfin une grande manifestation d'art contemporain française qui évoque notre monde aujourd'hui en sortant d'un marché de l'art ethnocentré. Un parcours introduit d'ailleurs, au Palais de Tokyo, par le graffiti « Fear eats the soul » de l'Américaine Rirkrit Tiravanija, une citation tirée du film « Tous les autres s'appellent Ali » de Fassbinder. L'artiste ayant aussi inauguré l'événement avec la distribution d'une soupe thaïlandaise au Grand Palais le 7 avril dernier. Quelques autres lieux se sont associés au Palais de Tokyo : Béton Salon, le musée Galliera, le Crédac, les laboratoires d'Aubervilliers et le musée du Louvre.

Et voici que le commissaire général et directeur artistique de la Triennale est enfin un intellectuel

brillant : l'Américain d'origine nigériane Okwui Enwezor, historien de l'art et directeur de la Haus der Kunst de Munich. Accompagnée d'un catalogue des textes essentiels qui ont nourri la réflexion d'Okwui Enwezor et de ses quatre co-commissaires français - Emilie Renard, Mélanie Bouteloup, Abdellah Karroum et Claire Steabler - la Triennale présente des artistes de tout continent dont les œuvres ont pour point commun un questionnement politique de la représentation. Et en rupture totale avec ce qu'avait pu être la Force de l'art, son prédécesseur, la Triennale montre un état de la création mondiale, avec un grand nombre d'artistes étrangers, du Brésil à la Roumanie. L'occasion pour le public français de découvrir un grand nombre d'artistes de tout un pan de l'histoire récente de l'art contemporain encore trop peu représenté.

Si la Triennale présente d'emblée des documents ethnographiques, notamment ceux de Claude Lévi-Strauss, c'est parce qu'elle met en abyme de manière critique ces documents via les œuvres présentées dans l'exposition. Aussi Okwui Enwezor annonce-t-il dans le catalogue : « Le projet (...) part des structures esthétiques et épistémologiques que l'on peut associer à la forme ethnographique, ce système d'analyse qui recourt à un style, un angle ou une poétique d'observation pour examiner les différents registres des phénomènes culturels, sociaux et naturels ».

« Intense proximité » titre à la poétique toute politique, interroge alors de manière radicale et dans les arts visuels le proche et le lointain, qu'il s'agisse de l'histoire et de son impact sur le monde, ou de l'altérité au prisme du post-colonialisme. Et Okwui Enwezor de confier à ARTINFO : « Ma démarche curatoriale est inséparable de mes écrits. Je vois le commissariat d'exposition comme une pratique intellectuelle, et j'y travaille comme s'il s'agissait d'un essai ».

Ainsi lit-on les œuvres présentées ici comme des livres ouverts dans cette exposition polyphonique. « Il y a une tendance à rejeter l'implication dans le débat public de l'art et la pratique curatoriale », dit Okwui Enwezor. « Je suis complètement en désaccord avec cette tendance. Je pense qu'il n'y a aucun tabou qui ne soit pas aussi une préoccupation pour le curateur. Ethnocentrisme, ethnophilie, xénophobie, xénophilie, ces thèmes sont révélateurs d'un moment paradoxal et mon exposition interroge cette jonction aujourd'hui, en ouvrant les frontières entre les disciplines ». Et parmi un foisonnement d'une centaine d'œuvres à la Triennale, l'on compose son chemin, retenant quelques œuvres en particulier, en résonance avec ce parti-pris d'Okwui Enwezor.

D'abord deux œuvres choc et dénonciatrices : celle de Sarkis et celle de Thomas Hirschhorn. Avec *La frise des trésors de guerre*, Sarkis montre des photos d'œuvres volées par les nations colonisatrices, à côté d'images insoutenables de cadavres et de corps violentés. Avec *Touching reality*, Hirschhorn montre une vidéo tout aussi insoutenable d'écran tactile où s'agrandissent et se réduisent les photos de cadavres et de victimes de mort violente par la guerre. Ces deux œuvres, dans l'horreur qu'elles présentent, s'adressent dans leur brutalité à la responsabilité du spectateur.

Une œuvre marquante et bouleversante est celle de l'Américaine Carrie Mae Weems, *From here I saw what happened and I cried*. Portant sur l'histoire de l'esclavage, les 34 photos sépia sous verre sont des images d'archives, parmi lesquelles des daguerréotypes d'esclaves africains de Louis Agassiz (collection du Peabody Museum de l'université d'Harvard), sur lesquels sont inscrits des préjugés racistes datant de la colonisation à l'encontre des Noirs. Critique de l'ethnologie qui risque toujours le stéréotype et de ses conséquences consternantes, cette œuvre de 1995-1996 marque cette Triennale avec intensité.

Et les 16 cibachromes diptyques *Miscegenated Family Album* de l'artiste américaine d'origine jamaïcaine Lorraine O'Grady, activiste dans les années 1980, associent des photos de famille et notamment de sa sœur Devonia Evangeline avec des bas-reliefs égyptiens de Néfertiti. Centrée sur la ressemblance entre les deux femmes, que l'on regarde d'emblée dans leur grâce et leur splendeur, l'appréhension de cette œuvre comme le dit l'artiste s'apparente à une écoute musicale : « Quand on peut écouter de la musique sans penser, c'est le plus que je peux dire sur l'hybridité et sur la diaspora ». Et affirmant une Egypte culturellement noire et ethniquement hybride, Lorraine O'Grady dit aussi, se rapprochant des thèses des Africanistes : « Parce que ces images personnelles ont été comparées à des images qui étaient contestées au niveau politique et historique, un espace a été créé dans lequel rendre visible une classe invisible auparavant ». L'œuvre de Lorraine O'Grady était d'abord une performance intitulée *Nefertiti/Devonia Evangeline*.

Pour ce qui est des performances, notamment musicales, c'est l'artiste d'origine guyanaise Mathieu Kleyebe Abonnec qui fait l'événement de cette Triennale. Avec une œuvre pour quatre pianos en hommage à Julius Eastman, l'artiste fait rejouer les pièces majeures de ce compositeur et danseur afro-américain qui, entre 1970 et 1980, s'est associé aux revendications de communautés réprimées et minorisées notamment avec sa *Nigger Serie (Gay Guerrilla, Crazy Nigger et Evil Nigger)*. La mise en scène de ces pièces entre jazz, minimalisme et pop est un véritable concert.

Retour à la critique de l'anthropologie, avec une certaine dérision : l'installation *Wall to talk to big black man, small black man* du Coréen Jewyo Rhii montre une machine à écrire-catapulte inscrivant des phrases au mur. Mais aussi l'installation du Guyanais Meschac Gaba qui documente son mariage aux Pays-Bas avec un mur de photos de la cérémonie et au sol les objets de la fête comme dans un petit musée ethnographique autour du métissage. Et politique autant qu'activiste, le Béninois Georges Adéagbo propose une salle entièrement composée de magazines et de coupures de presse, dont un autel surmonté par des statues africaines, où l'on voit dans une vitrine notamment Sarkozy avec Jean de Loisy lors de l'inauguration du Palais de Tokyo. L'occasion de revenir sur le contexte de cette exposition qui avait suscité dès son annonce quelques remous dans la sphère artistique française, puisque organisée par le ministère de la culture en pleine période d'élection.

Mis en relation, les installations *Est-il possible d'être révolutionnaire et d'aimer les fleurs* de Camille Henrot, *Paradise* de Thomas Struth et les projections de Lothar Baumgarten portent sur l'exotisme, toutes trois au premier étage du Palais de Tokyo, non loin de la salle consacrée à Lévi-Strauss dont on peut rappeler ici la phrase de « Tristes Tropiques » : « Je hais les voyages et les explorateurs ». Mais, écrit Okwui Enwezor dans le catalogue : « Malgré tous les efforts qu'a pu déployer Lévi-Strauss pour se positionner à une distance froide, rationnelle et philosophique du voyeurisme ethnographique, 'Tristes Tropiques' y participe pourtant. (...) Le livre soulève d'autres questions encore sur la relation de pouvoir entre explorateur et exploré ». Avec ces trois installations sur le thème de l'exotisme se pose frontalement, ici encore, la question du proche et du lointain.

Il faut aussi noter la présence importante de films à portée documentaire : *Coupé/Décalé* de Camille Henrot, autour du rituel du saut à la liane au Vanuatu ; le film de la Française d'origine marocaine Bouchara Khalili Speches, où les acteurs récitent dans leur langue maternelle des écrits de Malcolm X ou encore Edouard Glissant ; le film installation du Français Neil Beloufa, entre fiction et documentaire ; le *Binibining Pilipinas* de la Turque Köken Ergun, sur l'organisation d'un concours de beauté dans la communauté philippine en Israël ; et l'installation autour du documentaire *Mémoires de Nifta* du Français Ivan Boccara, à travers laquelle l'artiste interroge des images d'archives familiales 16 mm projetées sur un écran en enquêtant auprès de ses parents et des protagonistes du film issue de la communauté juive d'un village de l'Atlas, aujourd'hui dispersée dans le monde. Et c'est également avec un immense intérêt que l'on retrouve le film du Britannique Isaac Julien, *Territories* de 1984 sur le carnaval de Notting Hill à Londres tendu par cette note d'intention : « Nous luttons pour commencer une histoire, une histoire des formes culturelles spécifiques du peuple noir ».

Quelques mots sur le catalogue de l'exposition aussi. Cette anthologie en cinq sections dialogue avec les œuvres présentées et nourrit notre approche de cette fabuleuse Triennale. Parmi des textes de Césaire, Mauss, Frantz Fanon, on y retrouve notamment « La violence de la lettre : de Lévi-Strauss à Rousseau » de Jacques Derrida ; « Politique et Inconscient » d'Edouard Glissant, « Les Sans-Papiers : Une menace pour la société » de Manthia Diawara et « La langue de l'autre. Exercices de témoignage » d'Abdelkébir Khatibi ; et « le Portrait de l'artiste en ethnographie » de Hal Foster.

Porté par un commissaire américain, cette première édition de la Triennale est ainsi un événement majeur et international en France, avec une sélection d'œuvres qui a pour but de montrer un XXI^e siècle au prisme d'une actualité de débats déjà en partage depuis plusieurs décennies dans le monde universitaire, artistique et intellectuel, sur un monde post-colonial hanté par l'héritage de l'ethnologie, et sur un monde globalisé dans lequel l'hybridité des représentations rejoint une fragmentation identitaire évidemment composite.